

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 80. — 10/22 Décembre, 1836.

The Liverpool Courier.

LA presse d'Athènes vient de reproduire un article sur la Grèce, qu'un journal anglais, « *The Liverpool Courier*, » a fait paraître dans son numéro du 5 novembre. Si nous en faisons mention à notre tour, si même nous prenons le parti de le mettre sous les yeux de nos lecteurs, c'est moins pour nous prévaloir des sentimens de justice qui inspirent le publiciste de la première cité commerçante de la Grande-Bretagne, que pour constater les progrès que la petite colonie de nos industriels compatriotes a faits dans cette ville. Ces progrès, signalés comme ils le sont par la feuille anglaise, prouvent deux choses: 1°. que les habitudes d'ordre, de travail, d'activité, de patience, de ces qualités en un mot qui distin-

guent un peuple civilisé ou qui tend à l'être, sont le partage de la nation grecque; 2°. que le peuple anglais, quels qu'aient été les écarts auxquels son opinion a pu être entraînée à notre égard pendant les derniers événements, s'empresse de saisir le premier moment de calme pour nous témoigner de nouveau la bienveillance(*) à laquelle il nous avait accoutumés depuis longues années. Le journal qui représente les intérêts commerciaux de Liverpool va même plus loin: il énumère sans amertume, plutôt avec complaisance, les pas faits en avant par nos compatriotes sur une terre jalouse de ses aptitudes commerciales, et se plaît à proclamer leurs profits, différant en cela de cet athénien des vieux âges qui, se croyant lésé dans ses intérêts, faisait exiler un pauvre marchand d'objets de deuil, sous le prétexte que son commerce, pour prospérer, avait besoin d'être constamment alimenté par la mort.

Ce que nous avons toujours réclamé pour nous, c'est l'équité; contester, comme on l'a vu souvent, les remarquables progrès sociaux faits en Grèce dans l'espace des vingt trois dernières années, nous décrier à tout propos, et, ce qui est le plus à regretter, de propos délibéré, ce n'est pas seulement se rendre coupable d'injustice envers un peuple qui a fait et qui continue de faire des efforts pour ressaisir sa place parmi les nations civilisées, c'est encore nous décourager, c'est vouloir nous refouler vers ce barbarisme asiatique dont on nous a aidé, il n'y a pas un quart de siècle, à sortir.

Parmi les détracteurs de notre pays, il y en a eu qui,

(*) Voir aussi *The Evening Star*, *The Morning Star*, *The Manchester Time*, et autres journaux anglais.

s'étant avisés de le mettre en comparaison avec un autre État aussi nouveau que lui, ont prétendu que, quant au développement social, la Grèce est restée bien en arrière de la Belgique. Ils paraissent avoir oublié que si la Belgique a conquis, en même temps que nous, son indépendance politique, elle n'avait jamais cessé cependant d'être placée sous un régime d'ordre, de justice et de progrès; qu'elle jouissait d'une administration légale et régulière; que la propriété, la vie, l'honneur de ses habitans étaient protégés par des lois; que l'industrie particulière y était encouragée.

La Grèce au contraire, on ne le sait que trop, succombait sous un pouvoir séculaire de vexations, de caprice et de sabre, qui, bien loin de favoriser l'industrie, la prévenait ou l'étouffait à peine naissante. Toute ville, tout village, tout individu qui, par des efforts et des sacrifices serait parvenu à une certaine aisance, était immédiatement écrasé sans pitié; témoin le sort de la ville de Moschopolis en Macédoine, du bourg d'Ambélakia en Thessalie, de Cydonie sur le littoral de l'Asie-Mineure, de l'île de Chios, et de presque tous les négocians, banquiers et primats de Constantinople, de Smyrne, de Salonique et des autres grandes villes de la Turquie.

A l'époque où la Belgique a eu son indépendance, elle avait le droit de s'enorgueillir de ses villes, de son agriculture, de son industrie, de ses écoles, de ses richesses et de sa population.

Mais en Grèce? Lorsque le roi y a débarqué en 1833, au lieu de villes il n'y avait que ruines, au lieu d'agriculture la terre, fumante encore de sang, était tout en friche, au lieu d'industrie, nos bras mutilés ou affaiblis épuisaient leurs derniers efforts contre la tyrannie, au

lieu d'écoles, les ténèbres de l'ignorance planaient sur nous, au lieu de richesses, le dénuement le plus profond nous affligeait, et la guerre de dix ans avait presque dégarni le pays de ses habitans.

En Belgique, l'indépendance s'est rencontrée avec une société toute formée, jouissant de la plénitude de ses forces morales et matérielles; la sphère d'activité de tous et de chacun y était libre, spacieuse, dégagée de tout entrave.

En Grèce, l'indépendance n'a point trouvé de société constituée; et l'activité entière de ses habitans n'avait et ne pouvait avoir qu'un but: le but de soustraire à la mort par la faim, celui qui avait été assez heureux pour éviter la mort par le sabre ennemi.

Si la Belgique a construit des chemins de fer et des télégraphes électriques, c'est qu'elle n'avait pas besoin comme nous, de pétrir son pain et de bâtir sa cabane. Ce qui était donc possible en Belgique, est aujourd'hui même impossible chez nous.

Et cependant, c'est en fuyant le fer et l'esclavage que ces négocians dont on consent à nous entretenir aujourd'hui, ont su s'élever, sur une terre étrangère, à la hauteur d'où ils attirent les regards des plus grands accapareurs du commerce universel.

En même temps que ces paroles de la feuille anglaise nous rassuraient sur les dispositions désormais bienveillantes de la Grande-Bretagne, un autre journal de Turquie (*) nous donnait des détails fort intéressans sur les négocians grecs des Indes.

Il existe au Bengale, depuis on ne sait combien d'années,

(*) L'Amalthée, publié à Smyrne, dans ses numéros du 8 et 15 novembre.

une colonie grecque, dont l'origine échappe au correspondant de ce journal; il paraîtrait que, il y a près d'un siècle, un certain nombre de nos compatriotes, ayant remonté le Gange, ont été s'établir à Calcutta. D'où venaient-ils, et qu'allaient-ils faire aux Indes, on semble l'ignorer. Nous croyons savoir pourtant que l'objet de cette pérégrination aventureuse était le commerce, et qu'ils sortaient pour la plupart de Philippopoli, ville grecque de Thrace. Démétrius Galanos d'Athènes, savant très connu pour les précieuses et éloquentes traductions qu'il nous a laissées en grec des ouvrages indiens les plus estimés, comme par exemple de Valavarata, de Mahavarata, de Magavata, de Ghita, de Rangou-Vansa, d'Ithassachamoussaïa etc, faisait partie de cette colonie. S'étant rendu de Constantinople à Calcutta, vers le dernier quart du XVIII siècle, en qualité de maître de grec, il se retira plus tard à Bénarès, la ville sainte des Hindous, prit le costume des *Gymnosophistes*, et, pendant le long intervalle de quarante ans, ne s'occupa que de la philosophie, et de l'étude des *Védas*. Il jouissait auprès des Brahmines d'une grande réputation d'homme sage et juste, si bien qu'après sa mort ils le surnommèrent *le Platon du siècle*. Ce qui distingua surtout Galanos pendant toute sa vie, ce fut l'inaltérable affection qu'il conservait, après une absence surtout de plus d'un demi-siècle, à son pays natal, à qui il légua toute sa modique fortune. Il ne cessa jamais de cultiver les lettres grecques; et dans sa correspondance avec ses parens, on a lieu d'admirer l'insistance avec laquelle il leur recommande d'étudier la langue de leurs ancêtres.

On apprend encore par cette correspondance, qu'il y avait au sein de la petite communauté de nos compatriotes, des

hommes qui entretenaient le feu sacré de l'amour de la patrie, en expliquant à la jeunesse émigrée les auteurs de l'antiquité hellénique, et en l'affermissant dans la foi de ses pères. Suivant le correspondant du journal de Smyrne, une église du rite orthodoxe avait été bâtie à Calcutta depuis 1780 par un prêtre de Corfou nommé Parthénus, dont la mémoire a été immortalisée par un monument que ses compatriotes reconnaissans viennent d'élever dans l'enceinte de cette église.

Outre les membres qui composaient primitivement cette colonie, quatre maisons commerciales sont allées la renforcer dans ces dernières années.

A en juger par les renseignemens donnés au journal de Smyrne, quelque nombreuses et quelque importantes que soient les maisons anglaises, françaises, américaines, allemandes etc. de Calcutta, les négocians grecs ont su donner une telle direction aux opérations commerciales, que, tout en les enviant, on cherche à marcher sur leurs traces. Il en est résulté, pour les exportations surtout, que les prix haussent ou baissent suivant l'impulsion qui est donnée aux affaires par nos compatriotes.

Voici maintenant l'article du journal de Liverpool:

« On n'entend plus parler des Grecs ; on ne se croit plus assez patriote pour les calomnier . . . On se sent même une certaine pudeur pour répéter les expressions dont on a fait tant d'abus, il n'y a pas longtemps, telles que « Grecs fripons, espions des Russes » et autres gentillesses de cette espèce, qui nous étaient aussi familières que les termes de nos ménages. Ceux des écrivains qui savent mieux que tout autre tirer profit de leur patriotisme, ne croient plus qu'il vaut la peine de continuer

à les qualifier de « vils coquins. » En effet, personne ne pense plus à insulter les Grecs ; on a même l'air d'avoir oublié leur présence parmi nous.

» Mais les Grecs ne sont pas gens à se laisser oublier ; une des classes surtout de notre société, la classe des commerçans, paraît sentir particulièrement leur présence ; car ils exercent sur elle une influence extraordinaire. Ici, dans notre pays, pas dans le leur « ils ont la haute main » (rule the roast) dans une des branches de notre commerce, et ce n'est qu'à leurs efforts particuliers qu'ils doivent leur position et leur puissance. Par leur adresse, leur sagacité, l'énergie qu'ils mettent dans l'exécution, ainsi que par l'emploi judicieux qu'ils font des capitaux acquis avec tant de peine, ils ont fait d'eux ce qu'ils sont aujourd'hui, savoir : une puissance dont les chances d'action et de durée augmentent de jour en jour.

» On ne doit pas s'en étonner. Nous autres Anglais, nous nous flattons d'être les premiers hommes du monde en fait de commerce. Cependant les Grecs forment, quant à cela, une race très proche de la nôtre, faite pour rivaliser avec nous. Ces hommes à la figure brune et au regard vif qui envahissent les avenues de *Brunswick Street* et de nos bourses, ne sont pas des gens ordinaires. Ils procèdent avec circonspection mais avec courage, il se mettent à l'œuvre avec calme mais avec succès, et par leurs constantes habitudes de travail, leur modération dans le bonheur, leur résignation dans l'adversité, ils peuvent servir d'exemple à plus d'un parmi nous.

» Les progrès des Grecs dans ce pays sont vraiment merveilleux. A peine, il y a trente ans, étaient-ils connus parmi nous, si ce n'est comme des mortels dignes de nos

sympathies; car un joug séculaire pesait sur eux, et ils gémissaient sous l'oppression et la tyrannie musulmane. La liberté des Grecs était à cette époque un sentiment, et leur commerce une illusion. Aujourd'hui leur liberté est une réalité, l'importance de leur commerce un fait accompli, fait qui s'impose chaque jour de plus en plus à notre attention. Les noms des Grecs figurent au premier rang parmi les maisons commerciales de Liverpool, de Manchester, de Londres, et leurs succès dans la première de ces villes, succès dont nous nous occupons ici plus particulièrement, n'ont pas de précédens. L'histoire de certains de nos négocians grecs est un véritable roman. Ces hommes que nous voyons compter leurs richesses par millions, étaient jadis les esclaves des féroces musulmans; faits captifs pendant leur jeunesse, dépouillés de tous leurs biens par la rapacité des pachas et surveillés de près, ils se sont échappés, comme par miracle, des mains de leurs tyrans; réfugiés plus tard sur le sol hospitalier de l'Angleterre, à une époque, il est vrai, où la condition de leur patrie et d'eux-mêmes s'était améliorée, ils ont su parvenir à ce qu'ils sont aujourd'hui. C'est ainsi qu'ils ont pris leur revanche, et qu'ils en prendront avec le temps une bien plus large encore. Après la conquête de leur liberté, les Grecs ne se sont pas renfermés chez eux. Avec la justesse de leur coup d'œil que le malheur a exercé, ils ont tourné leurs regards vers d'autres contrées, et se sont répandus dans les parties du monde où il y avait le plus d'affaires. Quel en a été le résultat? nous le voyons dans l'étonnante rapidité avec laquelle ils ont accumulé des richesses, et dans leurs aptitudes commerciales. Ils sont les facteurs de la Turquie, de l'Égypte, de

la Palestine, et de la Russie dont ils sont aussi les meilleurs et les plus braves soldats, et, par des efforts adroitement combinés, ils le seront bientôt de la Grande-Bretagne.

» Les Grecs ont toujours été un peuple maritime; ils aiment les légendes des gros navires. Si ce qu'ils prétendent du vaisseau de Ptolémée le Grand est vrai, nous n'aurions fait alors dans ce siècle de miracles que reproduire dans le *Great Oriental* ce qu'ils possédaient il y a plusieurs siècles, savoir: un bâtiment portant à son bord dix mille « hommes de guerre. » Leurs descendans cherchent aujourd'hui à faire revivre leur ancienne réputation, en devenant eux-mêmes propriétaires de bateaux à voiles et à vapeur.

» Nous n'avons pas à Liverpool plus de trente maisons grecques, et cependant elles ont une grande part à la navigation à vapeur de notre port. Elles possèdent même en propre une ligne très forte, et en entretiennent d'autres qui vont prendre bientôt d'immenses proportions. Une de ces lignes correspond avec Malte, Syra, Salonique, Constantinople, Smyrne et Alexandrie; deux autres communiquent avec Malte, Alexandrie et le littoral de la Palestine; et une quatrième vient d'être ouverte par une des plus grandes maisons grecques de Liverpool, sans cependant avoir en vue de ruiner les intérêts des autres. Le grand secret des succès des Grecs est, qu'ils savent soutenir la concurrence aussi efficacement que tout autre peuple, sans nuire à leurs intérêts réciproques.

» Laissons-nous convaincre par des chiffres; la première ligne de bateaux à vapeur grecs est dirigée par la maison très connue de Papayanni et Moussabini; quoique

établie depuis deux ans, elle possède les bateaux à hélice suivans: *Ionie*, de 1300 tonneaux, *Laconie*, de 1200, *Arcaëdie*, de 1100, *Thessalie*, de 1200, *Béotie*, de 1000, et *Orontes*, de 800, ce qui fait un total de 6600 tonneaux. D'autres navires sont dans ce moment sur les chantiers pour le compte de la même maison. Messieurs J. P. Schilizzi et C^{ie}. ont établi une autre ligne entre Liverpool, Constantinople et Smyrne. Leur principal bateau à hélice, *le Prince Arthur*, de 1600 tonneaux, prend sa cargaison dans notre port. M^{rs}. Lascaridès et C^{ie}. entretiennent une troisième ligne entre l'Égypte et la Syrie par deux bateaux à hélice, *le Beyrout* et *le Alep*, de 550 et de 500 tonneaux. M^{rs}. Spartalis et C^{ie}. correspondent également avec ces deux derniers ports par *le Démétrius*, bateau à hélice de 600 tonneaux. Comme les besoins commerciaux de ces deux lignes se développent de jour en jour, on va augmenter le nombre des navires. Ainsi, outre ceux à voile que les Grecs de notre ville possèdent en plus grand nombre, le tonnage de leurs bateaux à vapeur seulement, s'élève à 10,050. Et notez bien que toutes ces entreprises sont conduites avec une telle intelligence et un tel succès, qu'on est forcé de rendre hommage à l'habileté toute particulière de nos Grecs, surtout quand on pense que leur expérience dans la navigation à vapeur est bien récente.

» Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de nos paroles; en rendant justice aux entreprises des Grecs, nous sommes loin de déprécier les efforts de nos propres compagnies de bateaux à vapeur. Nous avons aussi des lignes qui font les mêmes voyages, qui sont desservies par des navires encore plus excellens, et que l'on conduit avec autant, si ce n'est avec plus, de succès; mais nous sommes

les doyens des Grecs en expérience. L'ancienneté au reste n'est pas, par le temps qui court, une preuve d'habileté, et dans la concurrence qu'on a vu s'établir en dernier lieu entre les vieilles lignes anglaises et les nouvelles lignes des Grecs, ceux-ci se sont montrés, pour nous servir de l'expression de nos dignes alliés, *les maîtres de la situation*.

» Pendant la dernière guerre, des tas de marchandises de toute sorte, étaient transportés par les bateaux de Liverpool aux rives du Bosphore. C'était alors une époque inappréciable pour les propriétaires des navires, tant anglais que grecs; on se voyait souvent réduit à demander comme une grâce l'embarquement de ses marchandises. Le prix du fret s'était élevé à 75-80 sh. par tonneau, et les bateaux à vapeur rapportaient vingt cinq pour cent à leurs heureux propriétaires. Mais la perspective de la paix est venue ralentir la fièvre des expéditions. Plus tard la paix elle-même a mis fin à ce mouvement. C'est alors qu'a commencé cette diminution progressive dans le fret, qui, si elle continuait, finirait par ruiner toutes les parties. A cette occasion nos lignes anglaises ont pris hardiment la résolution de mettre en déroute leurs concurrens étrangers, tout en se suicidant elles-mêmes; c'était couper deux ou trois nez anglais pour faire dépit à un visage grec. Ainsi le fret a subi en peu de temps une réduction de 60 sh, c'est-à-dire qu'il est tombé de 80 à 20 sh. Heureusement l'erreur a été reconnue à temps, afin que notre réputation anglaise d'hommes clairvoyans et de bon sens pût être sauvée; on s'est persuadé que le taux réduit du fret n'était qu'au profit des Grecs de Liverpool et de Manchester; car ils pouvaient charger leurs marchandises tant sur leurs propres bateaux que sur ceux des autres. On

est venu par conséquent à un arrangement, en vertu duquel le lion britannique s'est couché auprès de l'agneau grec; aussi le fret a-t-il été fixé, quant à présent, à un taux égal pour tous les bateaux, soit anglais soit grecs. On est allé même plus loin: un comité composé de Grecs surveille, à ce qui paraît, à Manchester les périodes du départ des bateaux de chaque ligne, anglaise ou grecque. Ne résulte-t-il pas de tout cela la preuve que les Grecs exercent une influence, voire même une influence puissante, parmi nous?

• Les Grecs sont aussi riches qu'habiles; autrement ils ne compteraient pas autant dans le monde commercial. Et quoiqu'ils mènent une vie aisée, ils savent accumuler des richesses. Sait-on pour quelle raison? S'attendent-ils, pour faire usage de ces richesses, à quelque grand et noble événement? Pensez-vous qu'ils ne prévoient pas cet événement que beaucoup de monde croit inévitable, en dépit de tous les efforts que nous faisons pour étayer la Turquie et les Turcs, au moyen d'une civilisation factice que nous tâchons d'imposer à une race qui y répugne, parce que ses convictions ont leur source dans le plus puissant des ressorts qui font mouvoir le cœur humain, dans la religion, qui les porte à refuser les droits d'égalité et de liberté sociale à ceux qu'ils appellent infidèles, tandis que les Grecs auront la haute main dans la lutte qui sera engagée en Orient? Ou croyez-vous qu'ils ne se préparent pas pour ce temps où, après avoir expulsé un tyran séculaire, ils auront le juste espoir de ressusciter un empire grec en Grèce et dans l'Archipel, un empire dont la gloire sera pacifique, et l'ambition, non pas d'étendre sa domination, mais bien de faire germer la liberté sociale et de dé-

velopper le commerce? S'il en est ainsi, les vues des Grecs sont à coup sûr des plus nobles; et tout cœur anglais qui aime sa propre liberté, s'empressera sans doute d'implorer la protection de Dieu pour l'heureux succès de leur cause.

• Il ne serait pas sans intérêt d'ajouter ici une liste des noms des négocians grecs que nous avons connus dans notre ville, noms dont la cacophonie contraste singulièrement avec la sévérité classique des noms grecs des anciens temps. On sera étonné d'apprendre que ces Messieurs parlent couramment l'anglais, quoiqu'ils portent des noms tels que: Ralli, Pappayanni, Mussabini, Lascaridi, Spartali, Cassaveti, Schilizzi, Franghiadi, Rodocanaki, Zizinia, Di Demetrio, Scanavi, Frangopulo, Cavafy, Gregory Tymbas, Pervanoglu, Fustana, Agelasto, Gianacopulo, Cochilani, Blagomeno, Nicolitz, Georgala, Neroutzos et Mavrogordatos. •

La pensée de cet article est tellement claire que ce serait faire tort à l'intelligence de nos lecteurs que de chercher à la relever. Mais si le journal de Liverpool applaudit aux progrès des Grecs, s'il croit que l'empire musulman n'est point susceptible de civilisation, justement parce qu'il est musulman, voici qu'un de ses confrères de Londres, vient étonner le monde par une révélation à laquelle on s'attendait le moins. Le journal de la cité prétend que la puissance qui, par ses conquêtes, son commerce, son influence a civilisé, comme il le dit lui-même, les Indes, la Chine, l'Australie, l'Europe, l'Afrique, l'Amérique, en un mot les cinq parties du monde, n'est rien moins que « la première de toutes les nations musulmanes. » Quelle serait l'ébahissement de l'illustre héritière du Guillaume IV si,

en parcourant le *Times*, elle se voyait transformée en sultane, fondant des ordres impériaux asiatiques pour la morale universelle (*)!

Quant à nous, nous continuerons à croire, en dépit du *Times*, que la puissance qui porte le flambeau de la civilisation jusqu'aux coins les plus reculés de l'univers, est et sera à jamais, ce qu'elle a été hier à Navarin, et ce qu'elle sera demain à Constantinople: une des premières puissances chrétiennes. Mais d'accord avec le *Courrier de Liverpool* nous sommes aussi décidé à croire, que lorsque le grand événement qu'il prévoit, et que nos compatriotes d'Angleterre se préparent à servir par leurs richesses aura éclaté, le peuple anglais s'empressera de nous tendre la main, parce que chez le peuple anglais le droit de prescription ne sanctifie jamais l'injustice.

D.

La poésie populaire en Grèce (**).

—ooo—

VÉRITABLE BUT DU CLEPHTE.

Quel a été le mobile primitif qui a poussé le brigand grec dans cette misérable carrière? Est-ce l'instinct de la rapine ou bien les aspirations d'un ordre tout divers?

(*) Nous nous rappelons avoir lu dans les *Débats* du 16 juin 1853, qu'un certain Huguet a été condamné pour avoir porté à sa boutonnière un ruban jaune et vert, en vertu d'un diplôme délivré par la Sultane Valide, fondatrice de l'ordre impérial asiatique pour la morale universelle!

(**) Voir le *Spectateur de l'Orient* du 10/22 juin, 10/22 juillet, 25 juillet (6 août) et 25 septembre (7 octobre) 1856.

La participation des Armatoles à la révolution hellénique, leur désintéressement et leurs victoires, qu'on a l'occasion de constater dans l'histoire de cette révolution, ont tranché cette question, sans la résoudre avec l'autorité de preuves convaincantes, telles qu'en exigent la science et la critique. Pourquoi le temps et les progrès qu'ont faits les idées patriotiques n'ont-ils pu modifier dans un sens favorable le but et les mœurs du clephitisme? Qui a prouvé jusqu'aujourd'hui, d'une manière péremptoire, que les prédécesseurs des Karaiskakis, des Odyssée, des Botzaris, aient été animés des mêmes sentiments qui ont honoré le soldat épirote sur le champ de bataille?

Cette question qui a un grand intérêt pour l'histoire de la conquête sous le point de vue hellénique, n'a été jusqu'à présent que simplement indiquée. La civilisation demande des éclaircissements dans un intérêt scientifique.

Car, si l'armatole Grec, en répudiant son foyer et sa famille pour se livrer à la vie de brigand, n'a pas d'autre dessein que celui de satisfaire sa cupidité, alors quel que soit le mérite qu'on veuille lui reconnaître, quels que soient les effets de ce mérite sur la destruction progressive de l'élément conquérant, ils n'auront plus qu'une valeur morale relative et indirecte. Il serait tout au plus un instrument aveugle de la Providence, un *Flagellum Dei*, de la trempe d'Attila, déchainé contre la domination turque, qui serait privé de la satisfaction que donne la conscience d'une mission bienfaisante. Quelle différence existe-t-il entre lui et le brigand d'Espagne et des Calabres? Possède-t-il enfin l'intime conviction de l'influence de sa bravoure sur la cause de la religion et de la nationalité?

Si le Clephte des siècles antérieurs à la révolution pou-

vait confirmer ce dernier fait de vive voix, quel document irréfragable aurions-nous alors à l'appui de notre opinion sur le sens de sa moralité ! Dans ce cas, il apparaîtrait à la postérité comme soldat du Christ, selon la dénomination que le fondateur de l'ordre, l'héroïque Scanderberg, avait prise lui-même. Alors il ne serait point un organe brutal de trouble, excité contre la race musulmane par le mauvais génie de l'Islamisme; mais au contraire il serait un être digne d'admiration; car, pénétré de son devoir, il aurait la conscience du noble rôle dont il est chargé dans le drame de la restauration de la patrie.

Il devient donc nécessaire d'éclaircir cette assertion et de l'appuyer de preuves tirées de l'autobiographie clephtique.

Écoutons la profession de foi de l'armatole chef-de bande. Ce n'est point la chronique qui parle, c'est la poésie même dans tout le charme de l'ingénuité virginale :

« Nannos est allé aux montagnes, sur les hautes crêtes des montagnes; — il rassemble des clephtes, des jeunes garçons et des braves: — il en rassemble, il en réunit, il en trouve trois mille, et tout le jour il leur fait la leçon, toute la nuit il leur dit: — « Écoutez, mes braves, et vous mes enfants: — je ne veux point de clephtes à chevreaux, de clephtes à moutons; je veux des clephtes à sabre, des clephtes à mousquet, qui puissent remplir les maisons des Turcs de veuves et d'orphelines: des clephtes qui, ici livrent tout aux flammes, là obtiennent de riches rançons. »

Dans un autre chant le rapsode nous peint les adieux du clephte à sa mère, au moment de répudier la société et d'embrasser cette profession, qui fut probablement la cause de la mort de son père. Rien de plus touchant ! En ce moment suprême, il ouvre son âme mâle et altière, il

se laisse aller aux plus tendres émotions, il épanche dans le cœur maternel sa propre douleur avec des accents empreints d'une délicate tristesse. L'amour filial est le seul amour qui fournisse au clephte la matière d'inspirations élégiaques, c'est le seul sentiment qui jette une teinte plus douce sur la sombre et rude esquisse de ses passions. Il conserve cet amour dans la solitude, comme le dernier fil qui l'unit au monde et à l'humanité. Dans cette vie sans lendemain, le nom de sa mère renferme pour lui une éternité d'affections et de consolations. S'il tombe mortellement blessé, c'est son souvenir qu'il évoque, et lorsqu'il est fait prisonnier, ou bien lorsqu'il est près de mourir, la seule prière qu'il adresse à ses compagnons, c'est de cacher à sa mère la triste nouvelle.

« Mère, je te le dis, je ne puis plus servir les Turcs; non, je ne le puis, mon cœur n'y tient plus. Je prendrai mes armes; j'irai me faire clephte. Je vivrai dans les montagnes, sur les plus hautes crêtes des montagnes; je chercherai dans les forêts ma consolation; je ferai des bêtes féroces ma société; les neiges seront mon toit, les précipices mon lit; mon âme sera joyeuse d'avoir pour compagnons les jeunes clephtes. Oma mère, je suis décidé à partir. De grâce! ma mère ne pleure point, mais donne moi ta bénédiction! Donne-moi ta bénédiction, afin que je puisse égorger un grand nombre d'ennemis! Plante un rosier et un millet, arrose-les avec du sucre, arrose-les avec du musc. Tant qu'ils fleuriront, ma douce mère, tant qu'ils te donneront des boutons de fleurs, ton fils sera vivant et il combattra contre les Turcs. Mais si un jour, — jour amer et douloureux, — ces plantes venaient à se faner, et que les fleurs tombassent, alors tu sauras que

je suis blessé et alors prends le deuil. — Douze années et quinze mois s'étaient écoulés depuis que le rosier fleurissait et que les boutons de fleurs se succédaient ; mais une belle matinée de printemps, le premier jour du mois de mai, tandis que les oiseaux murmuraient un doux chant et que les cieux souriaient, soudainement l'horizon s'obscurcit, le tonnerre gronde, le ciel brille d'éclairs ; l'aïillet soupire, le rosier est en larmes, tous deux s'inclinent sur leur tige et laissent tomber leurs fleurs. La pauvre mère aussi se laisse tomber à terre.

Nous citerons un troisième chant, que nous prendrons dans le recueil des rapsodies clephtiques, pour déterminer clairement le véritable but de l'armatole et du brigandage grec. Ce chant n'est pas aussi affectueux que le précédent, mais il est plus caractéristique. On dirait un dialogue métaphorique entre l'intérêt de famille et la dévotion à la patrie. La mère représente l'ordre établi par la conquête, tandis que le pallicare joue le rôle de la tradition nationale.

— Mon Basile, tiens-toi coi, fais-toi fermier, afin d'acquiescer des troupeaux de moutons, de vaches, de bœufs pour la charrue, et des maisons de campagne, des terres, des vignes et des valets qui te servent. — Non ma mère ! Je ne resterai point ici pour me faire fermier ; à quoi me serviraient les terres et les vignes et les valets, si je dois être l'esclave des Turcs, le domestique des chiens ? Non, apporte-moi le lourd sabre et le léger fusil. Je m'élancerai comme le faucon, sur les sommets dénudés des monts, je traverserai les crêtes des montagnes, je passerai les forêts pour aller trouver le *Limeri* des clephtes, et le lit rustique du capitaine. J'irai m'unir à Mandale et à

Basteki, qui combattent contre les Turcs et contre les Albanais ; je serai leur compagnon dans le massacre des ennemis ! d'un seul coup j'espère en abattre trois, avec mon fasil j'en abattrai cinq, et avec mon yataghan j'en exterminerai un nombre infini ! — Au point du jour il embrassait sa mère, et à l'aube il avait fait ses adieux à son foyer. — Montagnes aux verts précipices, et vous, vallées recouvertes de neige, je vous salue ! — Sois le bienvenu, notre brave pallicare, bonne chance au jeune brave ! Les Turcs l'apprennent et envoient un escadron sur ses traces ; ils croient, les chiens, qu'ils vont avoir à faire à un lâche comme eux. Ils portent avec eux des cordes pour le lier comme un mouton ; mais ce jeune brave, ce courageux pallicare dégaine tout-à-coup ; il s'abat sur l'ennemi comme un moissonneur fauche un champ d'épis ; il abat dix-huit têtes et il blesse un nombre égal d'ennemis ; les ennemis sont en déroute, le butin est des plus riches, et c'est ainsi qu'il devient capitaine.

Après une déclaration de principes si explicite, pourrait-on encore dire que le clephte tient plus du brigand que du héros ?

Certainement, non. Loin de là, on dirait plutôt qu'il représente au milieu de la conquête ottomane l'archétype de la nouvelle création, la souche de la société grecque moderne. Ses défauts appartiennent tous à la tyrannie qui l'opprime, ses vertus n'appartiennent qu'à lui.

Singulier effet des conquêtes sur cette terre, qui a toujours été la terre sacrée de la liberté ! La Grèce de Chrysostôme, de Basile et de Synésius, relevée de l'avilissement de la domination romaine, ne se contente plus de vains souvenirs ; elle ne brûle plus un encens stérile sur

l'autel de génies tutélaires; elle s'ouvre d'autres voies; elle a cessé de flatter les puissants, de se traîner devant la supercherie des proconsuls, et de déclamer des discours pompeux; elle recourt à une nouvelle éloquence, plus mâle que la précédente, non point pour exciter, comme autrefois, de petites passions, et alimenter des animosités, mais pour réorganiser une société agitée, ébranlée, croulante, pour en enseigner les principes, pour diriger vers une bonne fin leurs passions, pour convaincre, instruire, réfuter; pour éclairer le reste de l'humanité dans la voie nouvelle et inconnue dans laquelle elle était entrée.

Les fruits de cette réforme ne devaient être aperçus qu'après une longue période de soumission et de recueillement. Le peuple Grec devait rester pendant mille ans recueilli dans un silence religieux, comme s'il était dans l'attente d'une nouvelle conquête, afin de recevoir l'impulsion suprême vers la réalité pratique des doctrines chrétiennes. Le terme de la candidature fut accompli par d'autres générations dans l'énergie du corps: celle-ci devait l'accomplir dans la méditation et dans l'extase. Pour elle, le régime byzantin fut le baptême de l'eau; la conquête fut le baptême spirituel.

L'invasion musulmane marque précisément le retour de l'activité. Le verbe se fit chair; une révolution sociale, politique et religieuse a lieu en Grèce. C'est le 1789 de l'Orient Chrétien.

Mais quelles sont les combinaisons historiques qui favorisent la marche et le succès de cette seconde révolution? A quelle époque doit-on remonter pour chercher les causes qui firent avoir pour effet à l'action imprimée par

Scanderbeg, la commotion générale? Comment d'une seule étincelle s'alluma rapidement le grand incendie?

Si le lecteur nous permet de répondre avec concision à ces questions, nous remonterons un peu plus haut, et nous dirons sans hésiter, que le profit qu'a retiré la nation hellénique de la seconde conquête, doit être rapporté à deux causes principales: 1°. A l'absence de toute organisation féodale dans la constitution byzantine 2°. A la condition acéphale dans laquelle s'est trouvé le peuple après la chute du trône. Entre ces deux causes il existe une intime corrélation d'effets.

Si la loi féodale, qui morcela l'Europe en autant d'États qu'il se trouva de grands capitaines qui poussèrent l'ambition jusqu'au grade de prince, eût été appliquée au Bas-Empire, elle aurait probablement sauvé l'État des invasions successives qui l'ébranlèrent: car le zèle collectif des grands feudataires et l'intérêt commun des puissants barons auraient donné au trône, dans toute circonstance dangereuse, des secours plus efficaces que ceux que recevait l'Empire d'une aristocratie purement honoraire et de populations désorganisées. La monarchie aurait été sauvée de l'invasion franque, et à plus forte raison de l'invasion ottomane; les mêmes causes qui concoururent à garantir la France, l'Italie et l'Espagne de l'invasion sarrasine auraient probablement sauvé le Bas-Empire des invasions qu'il a subies. Mais pourtant, quand même une constitution féodale, sur le plan de la féodalité germanique, aurait pu sauvegarder l'État et le trône des agressions étrangères, nous le demandons, aurait-elle pu conserver dans les populations qui composaient l'Empire d'Orient, ce sentiment d'unité nationale, laquelle non seulement fut dans le passé

l'ancre de salut pour ces contrées, mais est encore aujourd'hui le lien unique qui unit tant de millions de Chrétiens à la famille européenne et à la civilisation ? Nous en doutons.

L'essence de la féodalité germanique fut l'étroite connexion du supérieur au subalterne, du vassal à son seigneur, au point de lui être identifié; il était délié de tout lien d'avec le prince et la nation, il ne voyait, il ne connaissait que son seigneur. Dans ce système qui fait de l'homme (homme, hommage) de cet être fait à l'image du Créateur, un terme de servitude, l'idée et le sentiment de la nationalité sont des sentiments presque entièrement étrangers. Du moins pour les masses, ce sont des mots sans aucune signification. Au contraire, dans l'organisation du monde ancien, la ville ou le souverain sont tout; devant eux toute individualité marquante s'éclipse et disparaît. Ici le Prince représente dans sa personne auguste et sacrée la complexe personnalité de la nation. Il la représente dans le sentiment de la religion et de la patrie; il la représente dans l'armée, dans la gloire, dans tous les autres attributs de l'État. Dans ce régime, le Roi est une abstraction de la république: l'état vit, agit par lui; il se meut, il fonctionne avec lui. Or, dans l'abstraction est renfermée la généralité, et dans la généralité est renfermée, à l'état de germe, d'embryon, l'idée nationale.

Voulez-vous une preuve non équivoque de ce fait ? Jetez un regard sur le torrent des barbares qui inonde l'Europe au déclin de la puissance romaine. Ces masses, en vertu de la discipline féodale qui les rend fortes et compactes, en comparaison des légions du monde ancien, ne tardent point d'envahir le territoire de l'Empire et de

subjuguer dans la suite toute l'Europe sous le poids irrésistible de leur épée. Mais d'où viennent-elles ces hordes ? où se dirigent-elles ? que veulent-elles ? Cherchent-elles la gloire, demandent-elles la liberté, ou bien envient-elles à Rome la civilisation ? Nullement. Leur apparition est aussi mystérieuse qu'est indéfini le rêve qu'ils poursuivent. Elles sont une énigme. Cette énigme, l'histoire future l'expliquera ; elle ne pourrait nous être expliquée par ces peuplades privées de traditions nationales, privées d'épopée, privées d'une auguste individualité, qui puissent précéder l'armée avec le faste du nom et du trône, avec le prestige de la noblesse héréditaire. Elles marchent presque toujours aveuglément dans la voie sur laquelle les pousse leur destin. Vous ne découvrez point en elles un seul éclair de cette conscience nationale que l'histoire et la poésie fortifient, de ce sentiment commun qui ne manque point de guider, comme par la main, un peuple, même sur la voie de l'adversité, et qui lui inspire les procédés les plus efficaces pour prolonger une conquête.

Les barbares fondent des royaumes qui ne durent que pendant quelques générations, des royaumes qui, s'ils parviennent à avoir une existence non précaire, finissent pourtant par perdre jusqu'au nom qu'ils avaient lors de leur fondation.

Heureusement le Bas-Empire n'adopta point cet organisme qui aurait été fatal à la nationalité grecque. Les barons croisés prêtent serment entre les mains d'Alexis Comnène en vertu des us et coutumes de la féodalité, mais l'Empereur Grec, malgré les conditions funestes auxquelles sont réduits l'État et la monarchie, ne trouve point convenable de tenter une réforme dans ce sens. Cet

esprit subtil n'aurait-il pas constaté d'une manière palpable la supériorité du régime féodal dans ses ressources, pour soutenir une guerre ou pour entreprendre une conquête ?

La domination franque, dans les provinces arrachées à l'Empire, ne parvint non plus qu'en partie, et seulement envers les feudataires francs, à appliquer la législation de Jérusalem, qui consacrait le système féodal dans les possessions de l'Orient. Les populations indigènes se courbèrent devant le texte des assises seulement durant le temps que dura le règne de la violence, et toujours avec les démonstrations d'une répugnance insurmontable. L'inféodation ne s'étendit point à toutes les classes ; elle se borna purement à la classe agricole, et elle ne régla que les rapports de cette classe envers les barons. Aucun impôt ne fut imposé sur le peuple, et plusieurs villes jouirent du privilège d'en être complètement affranchies. Telle fut probablement la cause qui hâta la décadence de la domination franque en Orient, et qui applanit la voie de la conquête aux sectateurs de Mahomet.

(La suite prochainement.)

Le prosélytisme occidental et les conversions à l'Islamisme.

Nous avons lu dernièrement dans le journal des *Débats*, un article de M. S^t-Marc Girardin sur quelques brochures sur l'Orient, qui lui avaient été adressées pendant les vacances ; nous croyons nécessaire de signaler à l'attention de nos lecteurs quelques uns des passages de cet article, qui nous paraissent avoir pour les populations chrétiennes de l'Orient, un immense intérêt d'actualité.

A propos de l'histoire du Royaume d'Arménie, depuis

la fin du douzième siècle, jusqu'à la fin du quatorzième, M. S^t-Marc Girardin fait remarquer que « la première leçon à tirer de cette histoire pour les Occidentaux, c'est qu'il est bon d'aider et de soutenir les Chrétiens d'Orient, comme ont fait les croisés des trois premières croisades, mais qu'il ne faut pas vouloir les asservir. »

« Les premières croisades animées de l'esprit du christianisme, ne voulaient que délivrer la Terre sainte et repousser les Musulmans.

« Ce sont ces premières croisades qui détruisirent dans l'Asie mineure, l'Empire des Turcs Seldjoucides, et qui contribuèrent par cette destruction de la domination Mahométane dans l'Asie mineure, à la résurrection du royaume chrétien d'Arménie.

Mais bientôt les croisés ayant voulu non plus délivrer l'Orient de la domination Mahométane, mais se l'approprier, lassèrent et choquèrent les idées et les mœurs orientales. On sait comment en 1204, ils s'emparèrent de Constantinople, au lieu de délivrer Jérusalem, qui était retombée au pouvoir des Sarrasins.

Je suis persuadé, observe-t-il, qu'à cette époque, il y eut parmi les politiques du temps, des gens qui trouvaient qu'il fallait latiniser l'Orient, et qu'il n'y avait que l'Orient latin qui saurait résister aux Musulmans. Politique ambitieuse et égoïste, condamnée par les événements. L'Orient latin fut plus faible contre les Musulmans que l'Orient Grec, et quand les Latins furent forcés d'évacuer l'Orient et de le céder aux Grecs, ils le leur laissèrent plus faible qu'ils ne l'avaient pris.

De ces enseignements de l'histoire, Monsieur S^t-Marc Girardin conclue, que l'Occident doit aider l'Orient, mais

qu'il ne doit pas le dominer, que l'Orient ne doit être ni Russe, ni Anglais, ni Français, ni Autrichien; qu'il doit être Oriental.

C'est là ce que l'Europe a voulu par la guerre de 1854, et par la paix de 1856, elle a voulu ôter l'Orient à la Russie, elle n'a voulu le donner à personne, *elle a voulu le rendre à lui-même.*

Monsieur Saint-Marc Girardin dont nous citons ici les paroles, a probablement jugé inutile de répéter dans cet article, ce qui a été dit plus d'une fois, c'est que l'Europe en prodiguant ses richesses et le plus noble sang de ses enfants, pour défendre l'intégrité et l'indépendance de la Turquie, a voulu en même temps mettre un terme aux violences, aux persécutions et au système de spoliation qui n'a cessé de régner en Turquie, depuis la conquête; et dans le but de mieux assurer les droits et les libertés civiles des Chrétiens orientaux, et de pacifier enfin l'Orient, par l'application des principes de justice et d'égalité qui régissent les sociétés civilisées, elle a fait tous ses efforts pour engager la Turquie à entrer dans les voies de sa régénération; elle a déclaré que la tutelle des faibles et des opprimés ne serait plus le privilège de telle ou de telle Puissance, mais que toutes ensemble, liées par une espèce de solidarité, seraient appelées à l'exercer collectivement, dans un intérêt d'humanité et pour rendre durables le repos, l'équilibre et la paix de l'Europe.

La Turquie de son côté, aspirant à se placer sous l'égide du droit public de l'Europe et à faire partie de la famille Européenne, s'est engagée par un acte solennel, à établir dans ses États, un ordre légal qu'aucun gouverne-

ment de l'Europe n'oserait plus refuser à ses sujets, sans s'exposer à l'animadversion du monde civilisé. Or, sous ce rapport, le Hatti-houmayoum de 1856, a véritablement été un acte synallagmatique entre l'Europe et la Turquie; la négation, la violation ou la non exécution des prescriptions consacrées par le Hat, en portant une atteinte grave à la dignité et à la haute influence qui appartient de droit aux grandes Puissances de la Chrétienté, fait en même temps reculer la Turquie jusqu'au point, où elle se trouvait avant que le traité du 30 Mars, l'élevât au rang des Puissances européennes.

Les deux grandes nations de l'Occident, disait dernièrement un éminent Economiste, M. Michel Chevalier, sont alliées pour garantir la Turquie de l'étreinte ambitieuse du gouvernement russe, *mais non pour réhabiliter le système administratif des Turcs. Loin de là, elles ont fait des efforts pour engager le Sultan à entrer dans les voies de la civilisation, et ce prince généreux, appréciant la sagesse de ces avis désintéressés, a rendu des décrets largement conçus, qui répudient la vieille tradition Ottomane, et dont le monde attend la mise en œuvre.*

En attendant, malgré la nouvelle situation créée pour l'Orient par le dernier Hat, les populations chrétiennes placées sous la domination musulmane, se trouvent aujourd'hui entre deux écueils; entre le prosélytisme occidental qui veut les latiniser ou les protestantiser, et les violences et la contrainte exercées par les autorités musulmanes, contre des mineurs et des enfans en bas âge, qu'on enlève au Christianisme, pour les convertir à l'Islamisme. L'existence de ce double danger pour les Chrétiens orientaux, est attesté et par des actes officiels, éma-

nés des pouvoirs établis et reconnus par le gouvernement Turc lui-même et par le témoignage de feuilles publiées en Turquie et soumises à la censure de ce même gouvernement.

Ainsi *l'Amalthée*, (journal de Smyrne) publie une lettre encyclique du Patriarche et du S. Synode de Constantinople, par laquelle les Chrétiens appartenant à sa juridiction, sont invités à ne pas méconnaître la voix de leurs pasteurs, et à se mettre en garde contre les menées, les intrigues et les séductions du prosélytisme; dans cette lettre, le S. Synode déclare qu'il est de devoir rigoureux pour tout membre de l'Eglise d'Orient, de garder avec un amour tout filial et avec une profonde reconnaissance le dépôt vénéré de la foi de ses pères, et de le transmettre pur et sans tache aux générations à venir.

En publiant cette Encyclique, le journal que nous venons de citer, affirme que le prosélytisme occidental a été poussé à *Cassandra*, (en Macédoine) jusqu'au scandale.

D'autre part, la *Minerve*, qui n'a jamais été accusée d'un excès de zèle religieux, déclare que depuis quelque temps, la chersonèse Chalcidique, (en Macédoine) est livrée à l'influence délétère du prosélytisme latin et protestant; et il ne s'agit de rien moins aujourd'hui, que de l'établissement d'une école à Bittolia, ville centrale de Macédoine. Cette école, fait-elle remarquer, quoiqu'utile au point de vue de la diffusion des lumières et de l'instruction, serait on ne peut plus suspecte, au point de vue de la religion, qui est aussi l'élément essentiel de notre nationalité.

Mais ce n'est pas tout que les chrétiens de l'Orient soient livrés sans protection à l'action incessante d'un pro-

sélytisme puissant, qui n'épargne rien, ni faveurs, ni richesses pour augmenter le nombre de ses adeptes; il faut encore que les violences et les brutalités de autorités turques viennent mettre le comble à leur misérable situation.

Nous ne voulons pas appuyer notre assertion sur des renseignements puisés à nos propres correspondances, mais sur le récit des journaux mêmes de Constantinople, dont on ne pourra pas récuser le témoignage.

Nous lisons par exemple, dans le *Byzantis*, journal de Constantinople (*) les réflexions suivantes sur les violences exercées à Philipopolis par les autorités de cette ville. Nous publions, dit ce journal, une lettre datée de Philipopolis, et nous nous abstenons d'y ajouter nos propres remarques, car elle donne le récit bien fidèle des avanies exercées contre la communauté grecque de cette ville. Il paraît donc que le dernier Hatti Humayoum portant que « Tous les cultes sont et seront librement pratiqués dans nos États, et que nul ne peut être contraint de changer de religion » est une lettre morte pour le Mal-Moudiri de Philipopolis.

En effet, si le Mal-Moudiri avait lu cette prescription du Hat, nous croyons que loin de contrevenir aux ordres émanés de S. M. Impériale et transmis par la S. Porte à tous ses employés, il aurait plutôt tâché de réprimer ces funestes tendances à contraindre des enfants en bas âge à changer de religion.

Quoiqu'il en soit, nous croyons de notre devoir d'appeler l'attention du gouvernement sur la conduite de pareils employés, en faveur de l'ordre et de la paix publique.

(*) Voir no. 26.

A M. le Rédacteur du Byzantion
Philippopolis ce 3 Décembre 1856.

Vous avez plusieurs fois signalé dans votre feuille, les abjurations qui se succèdent dans notre ville, et vous n'avez pas manqué de frapper d'une juste réprobation des faits aussi reprobables.

Malheureusement le mal ne pourrait être réprimé, à moins que le gouvernement ne prenne les mesures nécessaires contre certains employés, qui commettent de ces actes arbitraires.

Des faits bien plus déplorables encore, ont eu lieu dernièrement et je m'empresse de vous en faire part, afin que le public apprenne que les ordres de S. M. Impériale, et de son gouvernement, sont méconnus, et que les lois fondamentales de l'Empire, qui proclament la tolérance religieuse et la liberté de conscience, sont foulées aux pieds par ceux-là mêmes qui sont chargés de veiller à leur exécution.

Vous avez déjà publié dans votre feuille, qu'Evkaf Naziri a fait embrasser l'Islamisme à une jeune fille de 11 ans, appartenant à la religion chrétienne; cependant le Mal-Moudiri ne s'est point borné à une pareille atteinte à la liberté de conscience, mais après avoir réussi à faire changer de religion à un mineur, qu'il gardait chez lui depuis long-temps, et pour des raisons que la morale réprouve, il a fait procéder à la circoncision de cet enfant chrétien. On a fait cette cérémonie avec une si grande pompe, que les personnes les plus dévouées à l'ordre public en ont été indignées, et elles ont eu toutes les peines du monde pour calmer l'effervescence populaire provoquée par un acte aussi révoltant.

L'irritation de la population n'était-elle pas motivée? Figurez-vous, voir pendant quinze jours une fête publique et des banquets splendides offerts à des Musulmans

grands et petits, aux membres du conseil et à Selih-Pacha lui-même, et pourquoi?

Parce qu'une malheureuse et innocente créature venait d'être enlevée à la religion de ses pères, à la Chrétienté. A ces fêtes, étaient invités tous les gouverneurs des autres provinces, comme s'il se fût agi de quelque grand intérêt de l'État.

Deux seuls honorables musulmans, Bekir Pacha, et Eniz Effendi, fidèles aux ordres de leur gouvernement, se sont abstenus de ces fêtes scandaleuses, parcequ'ils partageaient la douleur et l'indignation de notre communauté.

Le Mal-Moudiri ne s'est point borné à ces démonstrations insultantes pour nous; il fit promener le malheureux enfant, en habits brodés d'or et de diamans, par toute la ville, accompagné d'une suite nombreuse d'hommes à cheval, avec une pompe solennelle, précédée du tambek, et d'individus qui lançaient des pièces d'artifice en signe de réjouissance.

Est-il possible après de semblables procédés, que l'ordre et la tranquillité publique puisse se maintenir, lorsque les gouvernans blessent à ce point les sentiments religieux de leurs sabordonnés! Qui n'a pas lu avec une extrême joie et de grandes espérances les belles et philanthropiques promesses que S. M. I. a données à ses peuples dans son glorieux Hatti-houmayoun? et pourtant il existe des employés supérieurs qui violent ces grands principes et osent ne tenir aucun compte des ordres de leur gouvernement! Les primats de notre ville ont porté plainte contre la conduite du Mal-Moudiri; ils ont adressé leurs pétitions au Patriarche de Constantinople et à la Sublime Porte. Nous espérons qu'on infligera à ce fonctionnaire une punition digne de ses actes, et qu'on nous délivrera de ses violences.

Je ne vous écris point ces faits en mon nom, mais au nom de la plupart de mes concitoyens, afin que vous ayez

la bonté de donner toute la publicité désirable aux malheurs qui pèsent sur les chrétiens. »

Ces faits, ajoute la Presse d'Orient, en date du 15 Décembre, sont connus du gouvernement « Nous ne rappellerons pas, dit-elle, les termes du Hatti-houmayoun de février dernier, touchant la liberté des cultes, ni les prescriptions particulières relatives au changement de religion; *les volontés impériales sont violées de la manière la plus flagrante*, la question n'est pas discutable. »

De l'ensemble des faits que nous venons de signaler, il résulte que de la manière dont les affaires marchent en Orient, il ne s'agit de rien moins, que de démonétiser, pour ainsi dire, les diverses nationalités chrétiennes qui sont soumises à la domination musulmane, par une altération profonde du sentiment religieux qui fait leur force et leur unité; mais faut-il croire que la ruse et la violence pourront triompher du bon droit et de la justice? Faut-il croire que l'intérêt général de l'Europe devra être sacrifié aux vues et aux prétentions de coteries religieuses?

Supposons en effet que la Turquie se voie un jour menacée par l'ambition de quelque grande puissance, l'Orient, que l'esprit de prosélytisme dans la ferveur de son zèle, a pris à tâche de livrer aux convulsions et aux déchirements des luttes et des passions religieuses, en s'attaquant au principe même qui constitue sa force et son unité, ne sera-t-il pas plus faible, plus facile à absorber, que l'Orient grec, l'Orient oriental qui tout en obéissant à ses inspirations traditionnelles, tout en restant inviolablement attaché à ses croyances et à ses convictions religieuses et en conservant son identité, subit néanmoins une transformation entière par l'assimilation des sciences, des arts, des institutions libérales, et de la civilisation de l'Europe?

S.

DE RIEN MON NOM BY ~~...~~ EN OT
 2025 2007 ANP M&E (S) VOYAGEZ 2511 DE M. KEMERLI M&E